AVANT LA GUERRE

Ma mère ne jetait rien.

Moi non plus.

C'est ainsi que j'ai retrouvé intacts mes dessins d'enfant, mes journaux, lettres, cahiers d'écolier, bulletins… Les documents intéressants sont ceux qui remontent à la Deuxième Guerre mondiale : la drôle de guerre, l'arrivée des nazis, la poche de Colmar, la Libération, la dé-libération.

Donc, ma mère ne jetait rien, ni mes cheveux, ni les siens. Après sa mort, j'ai trouvé un sac en plastique plein de cheveux qu'elle retirait de son peigne. Elle voulait certainement les intégrer à un pull tricoté pour son petit dernier.

Je suis né en 1931, j'avais donc neuf ans en 1940. Mes dessins, mes notes me fournissent les moyens de retracer cette aventure où le comique est tout aussi absurde que le tragique.

Je suis un produit de cette époque.

Il ne suffit pas de naître avec des dons ; encore faut-il à la semence un terrain fertile et bien cultivé. J'ai eu la chance de tomber sur un potager culturellement bien entretenu. Dès mon plus jeune âge, je fus encouragé avec enthousiasme à dessiner et à écrire.

J'avais trois ans lorsque mon père fit ses adieux. Il est mort à Strasbourg, laissant derrière lui ma mère, moi, *Tomerle*, son benjamin, mes deux sœurs, Edith et Vivette, et mon frère Bernard, tous les trois mes aînés de plus d'une dizaine d'années. Petit dernier, je devais profiter de mon entourage familial, j'étais entouré de « grands » qui me couvraient d'attention et d'affection.

Pour des raisons pécuniaires, ma mère vint s'installer à Logelbach, banlieue industrielle de Colmar. Les deux filatures Haussmann et Herzog construites au début de l'ère industrielle donnaient à cette agglomération un charme qui n'était pas du goût des cigognes, et où le folklore alsacien était inexistant. Les parcs et les grandes villas des barons de l'industrie semblaient mettre en valeur les cheminées, les hangars en dents de scie, les maisonnettes de la cité ouvrière et surtout les deux énormes bâtisses qui avaient servi au séchage des étoffes, des indiennes. L'une, la Henk, avait été subdivisée en taudis pour les ouvriers, l'autre fut utilisée pendant la guerre comme taudis pour les prisonniers.

Pourquoi Logelbach ? Mon grand-père Essler avait été directeur technique des usines Haussmann et ma grand-mère y vivait encore. Elle occupait un appartement dans une grande maison de style Kléber – une bâtisse construite sur un talus sur lequel s'ouvraient les caves ; on y pénétrait de l'extérieur en soulevant des trappes. Un double escalier menait à un grand hall d'entrée. La maison était divisée en quatre appartements ; le tout coiffé de greniers et d'énormes combles dont les chiens-assis donnaient sur les champs.

Une rangée de marronniers et une grille la séparaient de la rue. Un énorme potager et un grand jardin de plaisance, où les arbres fruitiers et d'agrément plantés par mon grand-



Logements ouvriers

La maison du directeur des filatures Haussmann

père entouraient une gloriette couverte de vigne vierge, faisaient de ce lieu le cadre idéal pour y cultiver de futurs souvenirs d'enfance. Dès notre arrivée, ma mère s'est lancée avec ardeur dans le jardinage, car ce jardin devait nourrir notre famille.

La maison donnait sur un beau parc qui abritait la maison d'un ordre de religieuses, une grande villa néogothique de grès rouge foncé d'un effet d'autant plus sinistre qu'elle avoisinait la chapelle des morts. C'est là que les ouvriers accidentés ou les malades venaient se faire soigner par des religieuses en cornette. Une belle allée de marronniers qui aboutissait sur le « chemin des champs » traversait ce petit domaine auquel nous avions accès.

L'appartement au-dessus de celui de ma grand-mère était vacant, et c'est sans doute en reconnaissance des services rendus par mon grand-père qu'il fut accordé à ma mère par l'usine Haussmann. Ma grand-mère, qui devait décéder juste avant la guerre d'une soupe ayant tourné à l'aigre comme son caractère, avait plutôt mal pris ce débarquement d'une veuve et de ses enfants qui n'étaient pas de tout repos. Elle passait une partie de sa journée assise à la fenêtre de la salle à manger. Une paisible habitude interrompue par l'apparition de mon *teddy-bear* suspendu au bout d'une ficelle et qui, dans un mouvement de pendule, se balançait devant son panorama.



Les entrepôts de l'usine, le bâtiment transformé pendant la guerre en camp de prisonniers

Notre maison (notre appartement au premier étage à droite)

Les usines Haussmann 1900



Mon teddy-bear

Dès que j'entendais le grincement de l'espagnolette, je me préparais à réagir, car soudain une main blanche comme une langue de serpent dardait pour s'emparer de l'ours. D'un seul coup je tirais sur la ficelle et l'ours échappait de justesse à l'arrestation.

Je me rappelle son visage qu'elle collait contre la vitre dans un rictus aplati, pour m'effrayer. Heureusement, ma chère tante Suzanne, infirmière et par la suite diaconesse, et ma cousine Andrée, qui logeaient également dans ce rez-de-chaussée, rachetaient de leur douce gaieté les acrimonies de l'aïeule.

Cette grand-mère profondément croyante, protestante, avait néanmoins un faible pour la très catholique sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de Lisieux – tout comme ma mère pour saint Antoine de Padoue qu'elle invoquait dès qu'elle avait égaré quelque chose.

Je me sentais profondément frustré par l'absence de mon père. Parfois, lorsque j'étais seul, je remontais la boîte à musique – travail de diplôme de mon grand-père, c'était un joli petit caisson en laiton. J'écoutais à répétition la mélodie égrenée par le cylindre hérissé de pointes, et je fondais en sanglots. Papa n'était plus des nôtres mais, comme si je l'invoquais par cette musique, je sentais sa présence. Cette boîte à musique, dont j'ai hérité, est restée une sorte de téléphone vers l'au-delà.



La boîte à musique en laiton, fabriquée par mon grand-père, était mon téléphone vers l'au-delà. Le petit microscope me donnait accès au microcosme.

J'avais huit ans lorsque la guerre éclata. Je fréquentais le lycée Bartholdi à Colmar pour



Notre maison.
Dessin de mon père vers 1913, l'époque où il courtisait ma mère.

éviter la contamination de l'école communale, où les enfants des « gens du peuple » auraient pu exercer une mauvaise influence sur moi. Je n'avais aucun contact avec les enfants de la rue. Ma mère avait ce que l'on appelle en alsacien un *gratl*, c'est-à-dire une forte conscience de sa position bourgeoise et protestante qui, selon elle, la plaçait au-dessus de ce prolétariat catholique des faubourgs. Elle jouait son rôle de grande dame à la perfection. De plus, sa beauté souvent provocante en imposait. Ma mère considérait qu'il y avait les gens « distingués » et ceux qui ne l'étaient pas. Elle avait le plus grand respect pour la noblesse, et le sang bleu avait droit à toute son admiration. Je me demande même si le Führer avec un titre de noblesse, un « von Hitler von Braunau », n'aurait pas trouvé une place dans son cœur.

Ainsi, lorsqu'elle m'envoyait chez l'épicier pour quelques maigres achats, je ne faisais jamais la queue, on me servait tout de suite avec cette phrase d'une servilité outrée qui m'embarrassait profondément : « Que puis-je faire pour le petit jeune homme de bonne famille ? »

À ce même épicier j'avais joué un mauvais tour. Je m'étais faufilé sous le rideau de fer de son magasin pour introduire dans le trou de la serrure un pétard que j'avais naturellement allumé. Je m'enfuis avec ce bon commerçant à mes trousses. Il finit par m'attraper au grenier où j'étais allé me réfugier. C'est en me tenant par l'oreille qu'il me présenta à ma mère qui lui promit que je serais sérieusement puni.